



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 4 septembre 2016,
section PAUSE POUR LUI, écran 5



RABII RAMMAL **BYE**

RABII RAMMAL
COLLABORATION SPÉCIALE

Mon ami m'appelle, le moteur de sa voiture surchauffe. Il est sur le bord de la route. Il panique. J'entends son pouls à travers mon téléphone. C'est normal : quand ta voiture brise, t'es zéro en contrôle.

La voiture est même pas encore sur la plateforme de la remorqueuse, tu vois déjà le mécanicien l'ausculter en hochant la tête et en faisant de rapides « tut-tut-tut », comme s'il voyait sous ta voiture une catastrophe nucléaire.

T'es debout à côté de lui, suspicieux mais sans moyens. T'aurais besoin toi aussi que quelqu'un t'ausculte parce que ton estomac te sent stressé.

Les petits pets nerveux qui se pointent. Lorsque opportun, tu profites des bruyants relâchements de compresseurs pour toi aussi libérer ton air comprimé.

Je digresse. Mon ami panique, il me décrit la situation trois fois. Rien de pire qu'essayer de résoudre un problème mécanique à distance. Un échange sans fin de « qu'est-ce que tu vois ? » et de « je ne sais pas trop ».

Je lui dis de vérifier le niveau de Prestone, mais de faire attention en retirant le bouchon parce que ça peut lui péter dans la face.

Évidemment, quand tu dis à une personne de faire quelque chose mais de faire attention parce que cette chose pourrait la défigurer, des fois, la personne refuse de faire la chose.

Je commence à m'impatienter. C'est mon ami : la patience, les gants blancs et la courtoisie, c'est pour les étrangers.

Je lui fais remarquer qu'il ne veut ni appeler une remorqueuse, ni toucher à la mécanique. Qu'à part rester debout sur le bord de la route en attendant un signe du ciel, ça laisse peu d'options.

Un gars éduqué et instruit, un vrai adulte avec des poils sur les doigts, complètement sans moyens et sans repères sur le bord de la route.

Un illettré de l'automobile qui ne verrait pas la différence entre du Prestone et du limoncello.

Il a fini par appeler une remorqueuse. Et payer.

On est pas mal tous comme ça, illettrés de nos objets.

L'hiver dernier, ma thermopompe arrête de fonctionner. Évidemment, l'entreprise qui fait le service me dit qu'il est préférable de ne pas y toucher, même si je soupçonne un filtre encrassé.

J'ai payé.

Même affaire avec mon feu aspirateur. Mon ami, je t'ai démonté ça en morceaux sur le tapis du salon.

Quel échec : des vis que j'avais jamais vues. Des crochets en plastique qui tiennent en place le boîtier mais qui se brisent avec un atchoum.

Le petit autocollant argenté qui me frappe alors que je suis déjà par terre : qui m'informe que ma garantie est annulée parce que j'ai voulu jouer au chirurgien de l'objet.

Jamais réussi à le réparer. J'ai payé.

Même affaire avec ma toilette. Ça te bouleverse une vie, une toilette bouchée.

J'y ai pas touché, j'ai payé.

Encore la peur de faire un dégât d'eau, de m'électrocuter, de mettre la rue à feu.

La situation me ramène à une récente lecture, *Éloge du carburateur*, de Matthew B. Crawford, un essai sur le sens et la valeur du travail.

Un extrait :

« C'est dans les années 1990 que les cours de technologie ont commencé à disparaître dans l'enseignement secondaire américain, quand les enseignants ont commencé à vouloir préparer leurs élèves à devenir des « travailleurs de la connaissance » *knowledge workers* .

« La disparition des outils de notre horizon éducatif est le premier pas sur la voie de l'ignorance totale du monde d'artéfacts que nous habitons.

[...]

« Il n'y a pas si longtemps, le catalogue Sears incluait des graphiques et des schémas décrivant les parties et le fonctionnement de tous les appareils domestiques [...]. L'intérêt du consommateur pour ce genre d'information passait alors pour une évidence.

Ce déclin de l'usage des outils semble présager un changement de notre relation avec le monde matériel, débouchant sur une attitude plus passive et dépendante. »

Il y a quelque temps, lors d'un court séjour à Québec, j'ai fendu mon jean. J'étais à l'hôtel, sur le point de partir, pas de magasins ouverts. Le service aux chambres m'envoie un nécessaire de couture.

Assis sur mon lit en bobettes, fil et aiguille dans une main, jean éventré dans l'autre, je couds ma vie.

Je réussis. Pantalon à nouveau utile.

Je sais que c'est rien, mais fouille-moi pourquoi, c'est la chose qui m'a rendu le plus fier ce jour-là.

Avoir été chez moi et pas à l'hôtel, je l'aurais sûrement placé dans un tiroir, en attendant je ne sais pas quoi, jusqu'au ménage du printemps où le pantalon aurait finalement rencontré un destin que j'aurais traîné à lui avouer : le crissage aux vidanges.

Je te parle de ça parce que c'est la rentrée.

Je pense à mes jeunes frères, qui apprendront plein de choses cette année mais qui eux aussi, comme moi, se retrouveront sans doute bouche pincée, sourcils froncés devant un capot de moteur ouvert, un pantalon troué ou une thermopompe qui tousse.

Dans une jungle d'objets où la loi est d'acheter, utiliser, jeter puis répéter.

Bonne rentrée à tous ces petits adultes qui, dans pas long, devront choisir un métier. Un métier de savoir technique ou un métier de techniques du savoir.

C'est les vacances. Je me suis acheté une machine à coudre qui s'amuse à me charcuter les doigts et une machine à pain qui me donne juste du pain immangeable.

Je t'en reparle dans un mois.



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 28 août 2016,
section PAUSE POUR LUI, écran 3



RABII RAMMAL JACQUES A DIT PLUS DE BURKINI

RABII RAMMAL
COLLABORATION SPÉCIALE

Je me suis fait carter à la SAQ. Première fois que ça arrivait. J'ai trouvé ça mignon. Moi aussi j'ai peur du temps qui passe. Et c'est plus flatteur d'être perçu trop jeune que c'est chiant de sortir ton permis.

Flatteur ou pas, je suis quand même sorti de là avec un : « Es-tu sérieux ? » qui me marinait en bouche.

Surtout que la SAQ permet la vente aux clients âgés de plus de 18 ans, mais se réserve quand même le droit de carter si t'as l'air d'en avoir moins que 25.

Ce qui est rigolo : le seuil est placé à 18 ans, elle est là, ta séparation.

Pas à 18 ans et ses environs. Tu ne peux pas vendre aux moins de 18 ans, carte ceux qui ont l'air d'avoir moins que 18, pas ceux qui ont l'air d'avoir moins que 25.

Déjà qu'à la base, pas tous les clients se font carter, t'as donc initialement une discrimination. Et cette discrimination est liée à l'apparence et non à l'âge réel.

On te contrôle sur une base de « t'as l'air de ».

En même temps, je comprends le zèle de la société d'État : quand toutes les émissions de journalisme d'enquête ont envoyé des filles de 13 ans qui avaient l'air d'en avoir 26 et que tu t'es fait avoir, officiel que tu serres la vis.

Et le caissier fait juste sa job. Et y'a pas de mauvaises intentions. Et les enjeux sont négligeables. Fait que tu sors ton permis, tu paies, tu souris, tu rentres chez toi et la vie continue.

En gros, tu t'es fait carter parce que t'as l'air de moins que 25 ans. Apparemment. Gaze-toi et bois ton mousseux.

Ça pourrait être pire : au lieu d'avoir l'air jeune aux yeux d'un inoffensif caissier, tu pourrais avoir l'air d'un terroriste aux yeux d'un officier de la loi.

D'un terroriste ou ses environs.

Et les environs ratissent large apparemment, tellement large qu'ils se rendent à une femme couchée sur la plage.

On est à Nice, le 23 août. La femme est étendue sur le sable, quatre policiers se pointent et la forcent à retirer son burkini qui n'était pas un burkini, mais un simple hijab.

Burkini. Le mot lui-même est confus. Burqa + bikini. Contraction contradictoire pour certains. Le rapiéçage de deux modes de vie incompatibles. Un peu comme tracter un polluant Sea Doo avec une Prius.

Bref, quatre policiers debout qui regardent de haut la femme assise dans le sable, qui s'assurent qu'elle enlève son bout de tissu sans faire de trouble.

Quatre officiers de la Loi, aussi ridicule puisse être cette Loi, débarqués sur la plage pour ça.

Les gars. Pardon, je recommence. Les mecs, ce qu'on cherche, c'est des terroristes, des vrais. Pas des gens qui en ont l'air ou des gens qui ont l'air d'en connaître ou du monde qui aime le bleu, comme certains terroristes.

La discrimination s'arrête à terroriste. Point.

Tant qu'à chasser les sorcières, chassez les bonnes et arrêtez d'écoëurer le monde.

Et par écoëurer, je ne veux pas dire achaler, je veux littéralement dire « arrêtez de lever le cœur du Monde ».

Ce n'est pas la guerre de ces femmes. C'est un duel d'hommes bornés. Parce que la France est en guerre, ne l'oublions pas.

D'un côté, un homme en soutane et de l'autre, un homme en kamis. Deux bébés lala qui veulent savoir qui a la meilleure religion et le père le plus fort et la plus grosse graine.

Avec tout le dommage collatéral que ça implique, femme qui prend un bain de soleil incluse.

L'absurde, le dangereux, le beau.

L'absurde, c'est qu'on en entend peu parler, des porteuses de burkini. Montrez-vous, les filles. Pas dans ce sens-là. Faites-vous entendre, c'est ce que je voulais écrire.

Le dangereux, c'est que peu importe ta position, ce qu'on a vu sur la plage ce jour-là, c'est quatre hommes armés encerclant une femme qui l'ont obligée à se déshabiller. Légatement.

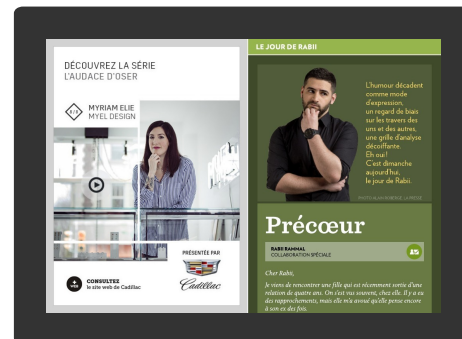
Le beau, c'est que ça n'a pas passé. Et qu'heureusement, le monde demeure encore plus rationnel que cette pauvre bête blessée et traumatisée qu'est la France.

Liberté, égalité, va réfléchir dans ta chambre, France.



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 21 août 2016,
section PAUSE, écran 4



RABII RAMMAL **PRÉCŒUR**

Cher Rabii,

Je viens de rencontrer une fille qui est récemment sortie d'une relation de quatre ans. On s'est vus souvent, chez elle. Il y a eu des rapprochements, mais elle m'a avoué qu'elle pense encore à son ex des fois.

On passe toujours du bon temps ensemble, mais on a convenu que c'était mieux de ne plus se voir.

Même à ça, on continue de s'écrire beaucoup et on se voit régulièrement. De son côté, elle dit ne pas être prête pour une relation, mais elle me retient dans tout ça.

J'ai l'impression d'être un rebound. Est-ce que je fais bien d'investir du temps dans tout ça ?

Bonjour,

Wow. Calmez-vous le « relation ». Il existe un monde et son cousin entre « ne plus se voir du tout » et « une relation ».

Qu'est-il arrivé à juste *chiller* ?

Aussi, la décision vous revient, mais à partir de quoi avez-vous convenu que « c'était mieux de ne plus se voir » ?

Et peut-être qu'à un stade si embryonnaire, où les enjeux sont relativement minces, on s'en fout un peu de ce qui est mieux.

De toute façon, vous ne semblez pas être experts dans l'art de cristalliser en actions ce qui semble être le mieux. Je m'excuse si c'est sec ; j'ai faim et ça me rend irritable.

Bref, à quoi bon cérébraliser vos intentions futures quand vos actions présentes parlent si fort ?

Votre décision semble prématurée. Préméditée, même. Et peut-être passez-vous à côté de quelque chose de beau.

Ton message me fait penser au film *Rapport minoritaire*, avec Tom Cruise.

Tom joue un agent Précrime. Il utilise le don de trois oracles pour prédire le futur, ça inclut les crimes. Donc, il arrête et accuse les « criminels du futur » avant qu'ils ne puissent commettre le crime qu'il leur prédit.

Le film pose une question importante : est-ce que le libre arbitre peut exister dans un monde où les actions de chacun sont connues à l'avance ?

Je trouve qu'en amour, on joue souvent à l'agent Précrime. Ou à l'agent Précœur. Oui, c'est le nom le plus cucul que j'ai pu trouver.

La question se pose aussi bien : est-ce que le libre arbitre peut exister dans une relation interpersonnelle où les intentions de chacun sont connues à l'avance ? Ou pire, prêtées à l'avance.

Sans réelle substance du présent à analyser, à transformer en données probantes, t'en parles avec tes amis : vous évaluez en groupe, presque *focus group*, le pedigree du candidat potentiel.

La feuille de statistiques : l'âge, ça fait combien de temps que l'autre est célibataire, à quel point l'autre semble disponible.

Tour à tour, chacun partage ses « j'ai l'impression que ».

Cela dit, oui, j'ai l'impression que tu es un *rebound*.

Je me mets à la place de la fille dont tu me parles ; et j'ai l'impression qu'elle est dans les limbes d'après-rupture, ce *no love's land* où tu ne t'aimes pas assez pour pouvoir envisager d'aimer quelqu'un d'autre.

J'écris « tu ne t'aimes pas assez », mais en vrai, tu t'haïs, tu te trouves laid. Tu remets en question la nécessité de chaque brosse de dents, t'as l'impression de tout le temps puer.

J'ai l'impression qu'elle est là. Qu'elle a l'impression de puer.

J'ai l'impression que votre affaire se transforme tranquillement en roman par textos, même s'il n'y a pas encore d'histoire à écrire.

J'ai aussi l'impression que c'est plus ou moins le fun, votre affaire.

J'ai l'impression d'être loin des habituelles histoires de début. Du regard plein de cœurs pâles parce qu'inavoués. Des rapports intimes sur des meubles conçus pour soutenir autre chose que la pressante pulsion d'être avec l'autre.

J'ai comme l'impression que vous n'êtes sur aucun meuble en ce moment.

J'ai l'impression qu'elle ne sait pas trop. Toi tu la veux, elle sait ça.

J'ai l'impression qu'elle se sent seule et que tu le sais.

Que vous vous voyez quand même, en sachant tous les deux que vous savez tout ça.

Peut-être a-t-elle l'impression que tu veux tant et qu'elle donne tant peu.

Et peut-être qu'elle ne veut pas vivre avec l'impression de profiter, parce que peut-être a-t-elle l'impression que t'as l'impression qu'elle profite de toi.

Mais elle te revoit quand même. L'égoïsme des indécis.

Et j'ai l'impression que là est la faille première dans ce que tu sembles vivre, toute cette confusion.

La confusion est énergivore, surtout celle des autres. Et en ce sens, éviter la confusion d'autrui, c'est éviter sa propre confusion.

Peut-être pour ça, la décision d'arrêter de vous voir.

J'ai l'impression que ce n'est pas vraiment elle qui te retient dans tout ça. J'ai l'impression qu'à un bout, quelqu'un demande, et qu'à l'autre bout, quelqu'un accepte.

La chanson a raison : « Some of them want to use you, some of them want to get used by you ».

J'ai l'impression que le seul rôle qui t'est offert pour le moment est le rôle du gars qui ne doit pas poser trop de questions. À toi-même ou à elle.

Que tu dois être capable de vivre avec la probable possibilité qu'un soir elle va revoir son ex. Parce qu'elle est confuse.

Que plus tard le même soir, ça se peut qu'elle t'appelle. Et te connaissant pas, j'ai l'impression que tu vas te pointer.

Que tu vas l'écouter chialer, brailler, se défouler, puis un jour, recommencer à rire.

J'ai l'impression que peut-être elle va se réparer à tes côtés et rester. J'ai l'impression que peut-être que oui, mais sûrement que non.

Dans *Rapport minoritaire*, Tom Cruise finit par réaliser que tout le long, il s'était peut-être trompé. C'est ça, la chute du film ; qu'en connaissant le futur, on peut le changer. Je m'excuse si tu ne l'as pas vu.

Donc pour répondre à ta question : je ne sais pas.

Pas plus qu'un Tom Cruise devin ne savait.

Et là réside – à mon avis – la plus merveilleuse caractéristique d'une dynamique unique composée de deux humains également uniques : seuls vous deux savez.

Seuls vous deux saurez, pardon.



CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 14 août 2016,
section PAUSE, écran 7



LE JOUR DE RABII **LE VIVANT-KILOMÈTRE**

RABII RAMMAL
COLLABORATION SPÉCIALE

Mes parents ont vécu une guerre que je ne connais qu'en mots. Leur histoire m'attire comme on est attiré par les films d'horreur. Porter les frissons sans avoir à porter les cicatrices.

Je n'ai pas les yeux qui ont vu tout ça, mais je connais les yeux qui ont vu tout ça. Réalité augmentée sans casque.

À l'époque, ça saute partout à Beyrouth, mais faut quand même que tu fasses ce que t'as à faire. Faut que tu sortes les poubelles, faut que t'aïlles poster une lettre, faut que t'aïlles acheter du lait.

Même si le monde se tire dessus, même si les chars explosent, faut que tu manges tes Cheerios. Tu ne laisses pas une guerre t'enlever le plaisir d'un bol de céréales. À quoi bon sinon.

Je te l'ai déjà conté. Un jour, ma grand-mère avait profité d'une pause de bombardements pour envoyer mon oncle à l'épicerie. Presque homme encore enfant.

Une bombe avait sauté sur le chemin vers l'épicerie, mais mon oncle avait pris un détour.

Aucun signe de vie. La panique. Ma mère part le remmener ou ramener son corps, mais une deuxième bombe explose et là, c'est elle qui est atteinte.

Des fois je me demande si tout se serait passé comme ça s'est passé si ma grand-mère avait pu appeler son fils, s'assurer que tout allait. Si ma grand-mère avait pu recevoir un : « Tout va » par texto.

Encore aujourd'hui, il reste une pointe de trauma : chaque fois qu'il arrive quelque chose comme l'explosion sur l'autoroute 40 mardi, tout le monde dans la famille part sur une panique.

Une peur qui n'est pas restée là-bas. Comme si placée en bagages.

Ma mère s'en fout : elle va appeler dix fois d'affilée. Jusqu'à ce qu'un de ses cinq négligents réponde.

Comme si c'est tout le temps sûr que quelqu'un est mort. Et je la comprends, dans son temps, c'était tout le temps sûr que quelqu'un était mort.

Le monde était trop occupé à rester en vie, fait que t'appelais pas vraiment pour prendre des nouvelles. On t'appelait pour t'en donner.

Et appeler pour donner des nouvelles est souvent moins joyeux qu'appeler pour en prendre.

Peur héréditaire : quand ma mère m'appelle en dehors de son heure habituelle, je pense tout le temps qu'il est arrivé quelque chose de grave.

Elle qui m'appelle toujours à la même heure pour ne pas trop me déranger. Comme si j'avais un vrai travail.

Mardi, en rentrant chez moi, je croise ma voisine. Pas ma voisine que j'adore, l'autre que je trouve attachante mais fendante, parce que son chum matche son char et que son char matche ses ongles.

Elle le sait.

La plupart du temps quand elle me parle, je pense à autre chose ou à du manger.

Elle le sait.

Elle est de ces gens qui parlent toujours d'objets. De tel gars qui a eu tel job qui lui rapporte tant qui s'est acheté telle voiture.

Pourquoi je sais ça ? Pourquoi cette information se rend à moi ? Je ne connais pas le gars. Fuck sa job et son salaire. Et son char si t'as le temps. Sans offense.

Mais là, elle me parle et je ne fais jouer aucun film dans ma tête. Je suis intéressé pour vrai. Elle me dit que son fils travaille près de la 40. Qu'elle a appelé et envoyé un message. Qu'elle attend encore une réponse. Et moi aussi, je t'avoue.

On parle souvent de mort-kilomètre. Plus ça se passe loin, moins y a de risques que ça te touche.

À l'opposé du laid, le beau : le vivant-kilomètre.

Quatre millions de personnes dans le Grand Montréal qui ont su que quelqu'un se souciait d'eux.

Une rare fois où j'ai vu Beyrouth à Montréal. Tout le monde dans la rue sur son téléphone. Tout le monde lit ou tape. Tout le monde appelle ou répond.

Frayeur injustifiée par les chiffres. Parce que logiquement, c'est quoi les risques que le proche que t'appelles soit et un camionneur et sur la 40 ?

Minces, mais on s'en fout : t'es plus dans la probabilité, t'es rendu dans la possibilité. Dans le « d'un coup que ».

Alors t'appelles pareil.

Le geste en soi est insignifiant. L'insignifiance du geste versus l'importance de la personne.

La demi-seconde irrationnelle où tu vois les images aux nouvelles. Tu vois la civière, tu vois les secours, tu parachutes dans la fresque le faciès d'un être cher.

La demi-seconde irrationnelle où t'imagines un proche calciné.

Parce que ça se peut. La malchance pousse toujours sa luck.

Toute cette paralysie mardi.

Ce n'était pas de la peur.

Ce n'était pas de la panique.

C'était de l'amour.